

Fiche 1. Aux origines de la géopolitique : l'école allemande

Repères	
1679	Invention du terme « géopolitique » par Leibniz.
1779-1859	Le géographe Carl Ritter.
1780-1831	Von Clausewitz, officier et théoricien militaire auteur d'une <i>Stratégie de la Guerre</i> .
1889	Le géographe suédois Rudolf Kjellén propose une définition de la géopolitique.
1844	Naissance de Friedrich Ratzel (mort en 1904), fondateur de l'École de Berlin.
1897	<i>La géographie politique ou la géographie des États</i> , de Ratzel.
1869-1946	Karl Haushofer divise le monde en quatre zones naturelles d'expansion.
1901	Théorie de l'espace vital (Haushofer et Ratzel).
1901-1933	L'Allemagne et son droit à l'expansion.
1924	Hitler publie <i>Mein Kampf</i> .
1933-1945	La géopolitique au service du nazisme.

I. La géopolitique

La géopolitique est une discipline plutôt récente. Le terme est inventé par le philosophe et savant allemand Leibniz qui l'utilise pour la première fois en 1679, mais c'est le politologue et géographe suédois Rudolf Kjellén (1864-1922) qui en propose une première définition... deux siècles plus tard. Dans l'ouvrage publié en 1889, intitulé « *Stormakterna* » (« *Les grandes puissances* »), traitant des éléments fondateurs de la grandeur des États, il écrit :

« *La géopolitique est la science de l'État comme organisme géographique ou comme entité dans l'espace : c'est-à-dire l'État comme pays, territoire, domaine ou, plus caractéristique, comme règne. Comme science politique, elle observe fermement l'unité étatique et veut contribuer à la compréhension de la nature de l'État.* »

La géopolitique est donc « la science de l'État ». Les pratiques et les ambitions qu'elle décrit et dissèque sont rôdées par 5 000 ans d'Histoire, les jeux et enjeux qu'elle tente d'analyser sont les produits de la « civilisation », notamment de la structuration des sociétés en États, une évolution décisive qui a dramatisé les conflits et instrumentalisé les rapports de forces. En effet, comme l'écrit A. Defay, « *c'est avec la naissance de l'État, au Proche-Orient, trois mille ans avant notre ère, que l'espace acquiert une dimension géopolitique permanente, façonné [...] par l'exercice de souverainetés étatiques concurrentes [...]* ». Pendant des millénaires, lettrés, penseurs et hommes d'action ont glosé sur les mœurs et les exploits

politiques, diplomatiques ou militaires de leurs contemporains ou contemplé les siècles, faisant en quelque sorte de la géopolitique sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Nicolas Machiavel (1469-1527), qui disserte sur les bonnes et mauvaises pratiques du Prince, est l'un de ces ancêtres prestigieux.

Encore aura-t-il fallu un contexte propice pour élaborer à partir de cet exercice intellectuel vieux comme le monde une discipline à part entière. Science humaine par excellence, la « science de l'État » est le produit d'un mouvement culturel, philosophique et intellectuel qui s'ébauche vers la fin du XVII^e siècle (Spinoza, Bayle, Newton, Leibniz) pour s'épanouir un peu plus tard en « siècle des lumières ». L'influence de ces penseurs sera déterminante sur les « révolutions » qui s'enchaînent à partir de 1750 : la déclaration d'indépendance des États-Unis, la révolution française et l'épopée impériale sont des préludes au réaménagement de l'Europe par le Congrès de Vienne et aux bouleversements qui vont faire du XIX^e siècle un moment propice à l'émergence de la géopolitique. Le besoin de théoriser enjeux, aspirations et perspectives est aiguisé par plusieurs facteurs :

- Dans le sillage des révolutions (1789, puis 1848), l'heure est à l'exaltation de l'État-nation, à la sacralisation du sentiment national et à la revendication de liberté. La restauration de l'ordre monarchique résultant du Congrès de Vienne ne peut répondre ni aux aspirations démocratiques, ni aux aspirations des peuples emprisonnés dans des systèmes monarchiques délabrés (Autriche-Hongrie, Empire ottoman). Le nouvel ordre bride par ailleurs les tentations expansionnistes des États revanchards : d'où la multiplication des conflits « européens » et l'exacerbation des ambitions coloniales.
- Sur la lancée du « siècle des lumières », savants et philosophes font plus que jamais cause commune, ce qui favorise l'élaboration de théories permettant de comprendre l'évolution du monde : c'est l'heure du scientisme et du darwinisme social (c'est dans ce contexte que sera créé le vocable « écologie »).
- L'accélération du progrès technique et les inventions technologiques vont accélérer la révolution industrielle, rétrécissant l'espace et élargissant les horizons : les enjeux deviennent planétaires.

2. Le front pionnier et l'école allemande

L'Allemagne – plus précisément la Prusse – est très présente dans cette ébullition intellectuelle : Von Clausewitz, officier et théoricien militaire (1780-1831), auteur d'une « Stratégie de la Guerre », qui restera une référence incontournable, ou le géographe Carl Ritter (1779-1859), qui étudie la géographie dans ses rapports avec la nature et avec l'Homme, sont des défricheurs en la matière.

La « science de l'État » est donc le pur produit de la pensée germanique. Kjellén et Friedrich Ratzel (1844-1904) sont les pères fondateurs de la *Geopolitik*. C'est surtout en terre allemande que celle-ci va se développer et s'épanouir dans un contexte lourdement marqué par l'idéologie de l'après-grande guerre, pour le meilleur comme pour le pire. Elle va fleurir aussi en Grande-Bretagne et aux États-Unis, mais la branche anglo-saxonne développera une approche plus marchande et plus pragmatique.

Science humaine par excellence, et non pas science exacte, la géopolitique n'est pas innocente. C'est pourquoi elle aura subi tant de vicissitudes au cours du xx^e siècle.

Pour Thierry de Montbrial « [...] la géopolitique est la partie de la géographie politique qui s'occupe des idéologies relatives aux territoires ». Selon Alexandre Defay « La géopolitique a pour objet l'étude des interactions entre l'espace géographique et les rivalités de pouvoirs qui en découlent. [...] Elle est le terrain de manœuvre de la puissance locale, régionale ou mondiale ». Il y a certes un lien entre politique et géographie, mais c'est d'en faire une sorte de déterminisme (comme Napoléon affirmant que « tout État fait la politique de sa géographie ») qui a déconsidéré la géopolitique naissante et ses pionniers allemands.

3. L'instrumentalisation de la géopolitique

La géopolitique allemande (*Die Geopolitik*) repose sur les approches théoriques de Friedrich Ratzel, qui donnera naissance à l'École de Berlin. Cette *Geopolitik* émerge avec la naissance du II^e Reich (en 1871), qui cherche à se donner une légitimité territoriale et à renforcer sa puissance. Elle est fortement influencée par des approches naturalistes, environnementales, voire déterministes.

En avril 1891, Ratzel est l'un des créateurs de la « Ligue Pangermanique » (*Alldeutscher Verband*), qui sera le fer de lance de l'expansionnisme allemand, y compris colonial. Reprenant les vues de Carl Ritter, il replace l'État dans son espace et son milieu, le traitant « comme un être vivant qui naît, grandit, atteint son plein développement, puis se dégrade et meurt ». Dans son ouvrage « *Politische Geographie oder die Geographie der Staaten, des Verkehrs und des Krieges* » (La géographie politique ou la géographie des États, du mouvement et de la guerre) publié en 1897, il affiche sa conviction : pour vivre, l'Allemagne doit étendre son espace, se tailler un territoire à sa mesure et devenir un véritable empire, objectif que seul l'État peut atteindre au moyen d'une politique volontariste. Il développe alors ses théories dans un ouvrage au titre évocateur (« *Étendue des espaces politiques* ») jusqu'à créer pour désigner ce concept un terme qui va accéder à une notoriété fâcheuse, le *Lebensraum* : l'espace vital.

Après 1918, les militaires allemands sont nombreux à nier la défaite de leur pays et à chanter sa puissance, invoquant les concepts souvent inquiétants développés par Ratzel et ses disciples. Parmi ces derniers, le général bavarois Karl

Haushofer (1869-1946) affine la notion d'*espace de vie*, assignant à cet espace (devenu *vital*) un but hégémonique. Assortissant leur approche de considérations nauséabondes sur la hiérarchie des races, sur le droit inné des Aryens germaniques (au top de l'échelle) à diriger la planète et à occuper l'espace vital qui leur revient, les géopoliticiens allemands mettront leurs théories en cartes, les « Grands Peuples » étant fondés à se partager le monde et à gérer l'immense multitude des sous-hommes (« *untermenschen* »). À titre d'exemple, le monde de Karl Haushofer se divise en quatre zones naturelles d'influence et d'expansion :

- une zone « européenne », recouvrant l'Afrique et dominant le Moyen-Orient (*sic*), à direction allemande ;
- une zone « américaine » (Nord et Sud) revenant aux États-Unis ;
- une zone « russe » incluant l'Asie centrale et l'Asie du Sud ;
- une zone « asiatique » recouvrant l'Extrême-Orient (y compris la Chine), l'Asie du Sud-Est et le Pacifique Nord, sous la tutelle du Japon, allié de l'Allemagne.

Cette instrumentation politique à des fins hégémoniques d'une discipline percevant l'État comme un organisme vivant est appliquée avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, les successeurs de Ratzel s'empressant de mettre à la disposition d'Hitler la nouvelle *Geopolitik*. Les dirigeants nazis en feront le mode d'emploi de leur machine infernale.

Au sortir de la guerre, en Allemagne et ailleurs, la géopolitique sera bannie des milieux universitaires et des états-majors. En France, elle sera proscrite. Les géographes eux-mêmes renonceront à l'utiliser. Le temps faisant son œuvre, le besoin de mieux comprendre un monde de plus en plus complexe amènera, à partir des années 1980 le renouveau de cette discipline parfois sulfureuse.

Bibliographie

- *La géographie politique ou la géographie des États*, Friedrich Ratzel, 1897.
- *Der Lebensraum (L'espace vital)*, Friedrich Ratzel, 1901.
- *Stormakterna* (trad. *Les grandes puissances*), Rudolf Kjellèn, 1905.

Fiche 2. Bernard Lewis et Samuel Huntington : le choc des civilisations

Repères	
31 mai 1916	Naissance de Bernard Lewis, orientaliste britannique.
1957	Le « <i>Choc des civilisations</i> », lors d'un colloque à Washington.
1990	« <i>The Roots of Muslim Rage</i> », revue <i>Atlantic Monthly</i> .
18 avril 1927	Naissance à New York de Samuel Huntington, universitaire et géopoliticien.
1993	« <i>The Clash of Civilizations</i> » : un article dans <i>Foreign Affairs</i> .
1997	« <i>Le Choc des civilisations</i> » chez Odile Jacob.
Décembre 2008	Décès de Huntington à l'âge de 81 ans.

Le « choc des civilisations » est un concept à la mode, dont la paternité est attribuée à tort à Samuel Huntington. Or, on l'oublie souvent, c'est l'orientaliste Bernard Lewis qui est l'inventeur de l'expression en août 1957, lors d'un colloque, à Washington. Le « choc des civilisations » sera repris et popularisé par Samuel Huntington, que Lewis a coopté comme assistant au Conseil National de Sécurité (cf. *supra*), dans un article – « *The Clash of Civilizations* » – paru dans la revue *Foreign Affairs* en 1993, puis développé dans un ouvrage intitulé « *The Clash of Civilizations and the remaking of World Order* » (1996).

I. Bernard Lewis

Né le 31 mai 1916 à Londres dans une famille juive de la classe moyenne, et attiré dès son adolescence par la culture et l'histoire hébraïques, puis par les langues orientales et leurs alphabets, Bernard Lewis se fait reconnaître très tôt comme spécialiste du Moyen-Orient et de l'Islam. Après une parenthèse de collaborateur des services de renseignement britanniques (1941-1945), il poursuit une longue carrière d'orientaliste. Auteur prolifique, il publiera de nombreux ouvrages sur les relations de l'Islam avec l'Occident, notamment une somme sur l'identité, l'âge d'or et le déclin de la civilisation arabo-musulmane, la conquête de l'Empire par les Turcs et la colonisation franco-britannique « *The Arabs in History* » (1950). À partir de cette date, il s'intéresse à la Turquie ottomane et kémaliste (« *The Emergence of Modern Turkey* », Oxford, 1961), à la laïcisation et à « l'occidentalisation » du monde arabe (« *The Middle East and the West* »).

C'est en août 1957, durant un colloque sur le Moyen-Orient organisé à l'université John Hopkins dans le sillage de la crise de Suez, qu'il « invente » l'expression qui va faire fortune : « *Le choc des civilisations* ». Selon lui, les problèmes de la région ne procèdent pas d'un conflit entre États, mais d'un choc entre deux civilisations, entre l'islam et la chrétienté, perçu dans sa dimension historique comme un « grand débat », à l'issue duquel le Moyen-Orient s'est retrouvé sous la domination de l'Occident dans tous les domaines. Lewis développera son idée dans un article publié dans « *Atlantic Monthly* » en 1990 (« *The Roots of Muslim Rage* »), mettant en garde l'Occident contre toute réaction « historique » et « irrationnelle » contre l'islam. Bien plus tard, en 1999, en réaction à la controverse ouverte par Huntington, Lewis corrigera le tir : le conflit entre l'islam et la chrétienté ne constitue « pas un choc entre deux civilisations, mais davantage un conflit entre deux variantes assez semblables d'une même civilisation », toutes les deux revendiquant le monopole de l'universalité et de la vérité. L'ennemi de l'islam ne serait pas la civilisation de l'Occident, mais sa démocratie.

Après la guerre des six jours de 1967, il s'exprime de plus en plus fréquemment sur la défense d'Israël, les relations judéo-arabes, le conflit du Proche-Orient, sur les minorités, en particulier juives, dans les pays à majorité musulmane (« *The Jews of Islam* », Princeton University Press, 1984 ; version française : « *Juifs en terre d'islam* »). Il sera piégé et traduit en justice suite à une controverse avec des intellectuels français sur le génocide des Arméniens par les Turcs.

Naturalisé américain en 1982, il devient consultant du Conseil National de Sécurité américain dans l'administration Carter, conseiller de Netanyahu, ambassadeur d'Israël aux Nations unies (1984-1988). Proche des cercles néoconservateurs, il sera l'un des inspirateurs du projet de Grand Moyen-Orient de G. Bush.

La dernière phase de son œuvre (à partir de 1986) sera marquée par des travaux de synthèse : « *Le langage politique de l'islam* » (1988), puis en 1997 une « *Histoire du Moyen-Orient* » (« *The Middle East: A Brief History of the Last 2000 Years* ») et elle sera clôturée par deux essais sur la gloire, le déclin et le devenir de l'islam : en 2002 « *What Went Wrong ?* » et en 2003 « *The Crisis of Islam* » à Oxford, publiés en français chez Gallimard (« *Que s'est-il passé ?* » et « *L'islam en crise* »).

2. Samuel Huntington

Samuel Huntington, politologue américain, a connu la célébrité avec un article publié en 1993 par la revue « *Foreign Affairs* », intitulé « *The Clash of Civilizations* ». S'inspirant de la « *Grammaire des civilisations* » de l'historien français Fernand Braudel (1987), il reprend également le concept « inventé » par Bernard Lewis en 1957 pour évoquer les relations entre les Arabes et l'Occident à la lumière de la crise de Suez. Recruté par ce dernier au Conseil de Sécurité de l'équipe Carter, Huntington est un néoconservateur convaincu.

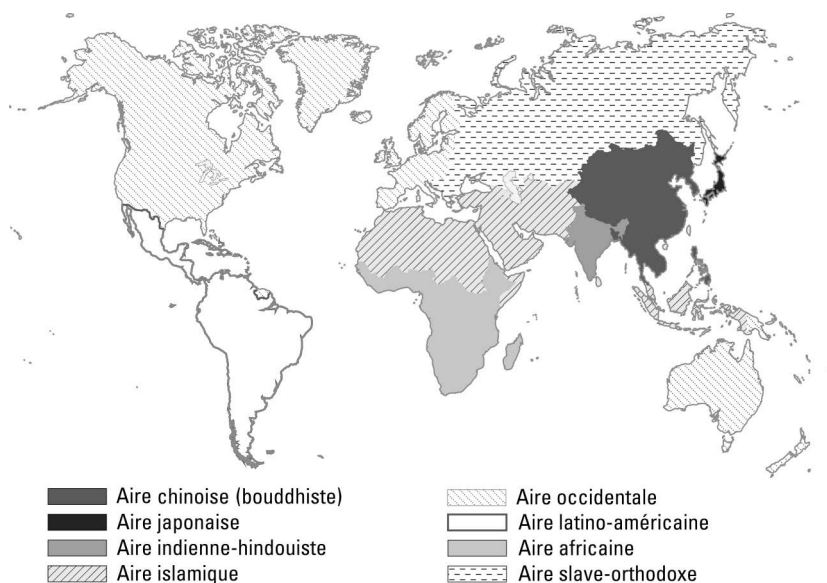
Durant sa longue carrière (58 ans à Harvard), cet universitaire aura été l'auteur éclectique d'ouvrages ou d'articles sur les sujets les plus divers : la politique

américaine, la démocratisation, les affaires militaires et le « management de la violence » (« *The Soldier and the State* », 1957), la stratégie, le développement. Mais il semble obsédé par les problèmes identitaires, américains notamment, liés à l'immigration hispanique, ainsi qu'en témoigne son livre « *Who are We? The Challenge to America's National Identity* », traduit en français sous le titre : « *Qui sommes-nous ? Identité nationale et choc des cultures* », en forme d'illustration pro domo de sa théorie du « clash des civilisations ».

Traduit en trente-neuf langues et objet de nombreuses controverses, « *Le Choc des civilisations* » est issu d'un article, « *The Clash of Civilizations* » (1993) qui fera connaître Huntington. Il en fait ensuite un livre qui sera publié en France en 1997 (éditions Odile Jacob). Le 11 septembre apportera de la crédibilité à ses thèses et le mettra au centre d'une grande controverse.

Huntington distingue des phases successives dans l'Histoire du monde : celle des rivalités entre princes et souverains poussés par leurs ambitions personnelles, puis celle des luttes entre les États-nations jusqu'à 1917 (la révolution bolchevique en Russie) et la grande guerre, puis le temps des conflits entre systèmes idéologiques générant des « modèles de société » résultant en une guerre froide. La fin de cet affrontement idéologique, qui aura duré près de trois quarts de siècle, débouche, non pas sur « la fin de l'Histoire » comme le voit Fukuyama, mais sur une ère nouvelle : l'ère des conflits culturels ou civilisationnels. Si les États-nations sont voués à rester les acteurs de base de la vie internationale, les conflits essentiels se dérouleront entre des nations ou des ensembles de nations à affinités (on dira les « *like-minded countries* ») appartenant à des aires civilisationnelles différentes. Ce « choc des civilisations » remplacera le choc des idéologies, mélangeant coexistence pacifique et conflits de type guerre froide. Huntington distingue huit civilisations, chacune étant caractérisée par une religion et une « culture » :

- occidentale (christianisme à dominante protestante) couvrant l'Europe de l'Ouest, l'Amérique du Nord et l'Australie ;
- latino-américaine (catholicisme) concernant le Mexique, l'Amérique centrale et les Caraïbes, l'Amérique du Sud ;
- islamique concernant une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe balkanique ;
- slavo-orthodoxe, centrée autour de la Russie et des pays slaves ;
- hindoue (hindouisme) incluant l'Inde et les pays indianisés de l'Asie orientale ;
- japonaise (shintoïsme) ;
- confucéenne (bouddhisme, confucianisme) couvrant la Chine, le Vietnam et la Corée ;
- africaine (religions traditionnelles).



Les aires de civilisation

Huntington voit dans les guerres des Balkans des années 1990 (celles de Yougoslavie) une première illustration de sa théorie, tout en suggérant des lignes de conduite pour éviter des conflits majeurs : les puissances chefs de file ne devraient pas intervenir hors de leur aire d'influence. Huntington ne dit pas que cette règle revient exactement à étendre à ses sept zones civilisationnelles la « souveraineté limitée » imposée à leur bloc respectif par les deux Grands de la guerre froide.

|||||||

Bibliographie

- « The Roots of Muslim Rage », Bernard Lewis, revue *Atlantic Monthly*, 1990.
- *Que s'est-il passé ? (What went wrong ?)*, Bernard Lewis, Gallimard, 2002.
- *L'Islam en crise*, Bernard Lewis, Gallimard, 2003.
- *Le choc des civilisations et la refondation de l'ordre mondial*, Samuel Huntington, Odile Jacob, 1997.
- *Political order in changing societies*, Samuel Huntington, Yale University Press, 2006.